

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

1. Ancien et nouveau
2. Théologies
3. Direction spirituelle
4. Occultisme
5. Orientalisme
6. Judaïsme

#### S Subsidia

1. Carte générale de l'Empire Romain

#### T Textes

1. L'autre des nymphes de l'Odyssée
2. Le dieu cosmique
3. Entretiens d'Épictète
4. Sciences occultes

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

### B. GRÈCE

#### 1. ANCIEN ET NOUVEAU

##### 1.1 Métahistoire

Les structures de l'esprit incarné, adaltère et sexué sont permanentes, mais leurs modalités variables. À l'époque gréco-romaine, l'esprit n'est pas proportionné à l'amour qu'exige un empire immense de dizaines de millions d'habitants ; au milieu de tant de systèmes de pensée, il doute de pouvoir connaître la vérité par la raison et se replie sur une expérience purement subjective de la révélation. Cet esprit s'incarne malaisément dans un monde où l'on a cessé d'être assuré que l'homme est un animal voué au logos, où les classes et les peuples s'opposent dans une indescriptible Babel de langues, et où la rhétorique de nouveau triomphante répand des fables qui font obstacle à la communication véritable. Chacun, physiquement plus proche et beaucoup plus d'autres, n'est plus un prochain que pour quelques esprits fraternels souvent éloignés dans l'espace et même dans le temps. Enfin, privée de raison par tant d'irrationalité, la relation entre les sexes est peut-être plus que jamais perturbée, source de conflits, de perversions et d'évasions : incapable de maîtriser cette force redoutable, on tend à l'exalter comme une toute-puissance ou à nier qu'elle importe en rien au progrès du pur esprit.

##### 1.2 Préclassique

Bien des acquisitions de l'Époque Préclassique perdurent dans le contexte nouveau. Mais le poids de l'histoire pèse de plus en plus lourd sur les sociétés et les individus. Beaucoup de peuples périphériques, ruraux, prolétaires ou serviles sont, pour les impériaux et les citadins, des fossiles vivants qui fascinent et terrifient par leur santé sauvage. Les spiritualités archaïques coexistent avec les plus récentes : croyances aux génies, aux esprits, aux démons, mystères agraires, théologies royales, mythes et rites complexes des grandes civilisations du Bronze. Parfois les couches culturellement plus anciennes sont recouvertes par des sédiments plus jeunes venus d'ailleurs ou, inversement, les nouveautés sont submergées par la vague et la vague des traditions primitives, rurales ou barbares qui, remontant à la surface, éveillent de secrètes complicités dans les âmes désœuvrées des sociétés techniquement et politiquement en avance. On dirait que les matériaux plus ou moins épurés des vieilles civilisations sont remises au creuset et fusionnent avec des minerais bruts en vue d'alliages et peut-être d'alliances imprévisibles.

##### 1.3 Classique

Les classiques ne sont pas oubliés ou, s'ils l'étaient, l'écriture permettrait de les ressusciter. Mais ils sont soumis à un processus intense de rajeunissement et de réinterprétation. Le cas d'Homère est particulièrement remarquable. C'était la Bible des Grecs, et, à cette époque, surtout des néo-pythagoriciens. Homère était l'encyclopédie, la base et la synthèse du savoir qui importe. Mais bien des passages étaient obscurs et, le sens critique qui aurait permis de les interpréter par leur propre contexte étant insuffisant, il fallut allégoriser, c'est-à-dire faire dire aux textes quelque chose d'autre que leur sens apparent. On prendra comme exemple le fameux Antre des Nymphes de Prophyre qui réinterprète un passage de l'Odyssée. Homère avait conservé un lambeau de l'imagerie archaïque que les classiques même ne devaient guère comprendre ; Prophyre part de là pour spéculer sur la nature de l'âme. Ainsi faisaient alors beaucoup de penseurs et de critiques : il fallait tenir compte de la tradition religieuse, philosophique, littéraire, mais en même temps la rendre de nouveau parlante. L'exégèse fait son apparition dans l'histoire de la pensée et elle prend la forme de l'allégorie : ce gauchissement devait peser lourd sur l'herméneutique des prochains siècles en cherchant à retrouver l'esprit des anciens textes ailleurs que dans la lettre même.

## III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

### B. GRÈCE

#### 2. THÉOLOGIES

##### 2.1 Théiste

Les empires orientaux de l'Époque Classique, - assyrien, babylonien, médoparse - suspendaient leur infrastructure à la représentation d'un Grand Dieu céleste dont le monarque était le représentant terrestre. L'empire athénien, qui s'était constitué par la victoire sur les Perses, s'appuyait davantage sur l'homme, sur l'humanisme soi-disant démocratique d'une aristocratie de l'esprit pour qui les dieux étaient en voie de n'être plus qu'un thème littéraire. Mais après les revers de cet empire et au cours des empires suivants, la fièvre anthropocentrique tomba et, si les élites ne cédèrent pas au désespoir, c'est grâce à une nouvelle figure de l'être, - cosmomorphique. L'astronomie avait fait connaître l'ordre admirable des mouvements célestes et, à défaut des dieux lares et des divinités poliades ou olympiennes, le monde apparut comme révélateur d'une Pensée organisatrice à laquelle les hommes cultivés du moins pouvaient participer. De Platon à Aristote, de Zénon à Aratos, de Cicéron à Philon, de Plutarque à Plotin, la preuve de Dieu par l'ordre du monde se transmet presque inchangée. Mais la pensée hésite entre le théisme et le panthéisme, et il n'apparaît pas qu'à ce symbolisme tertiaire spatial ait jamais correspondu, excepté peut-être chez un Alexandre, une activité politique qui aurait cherché à embrasser tous les hommes en une seule famille fraternelle.

##### 2.2 Athéiste et agnostique

L'athéisme est probablement une constante de l'histoire : il y a peut-être toujours eu des hommes qui n'ont pu se résoudre, pour leur itinéraire spirituel, à utiliser en toute confiance les symboles traditionnels que d'autres privilégiaient. Mais il ne s'exprime ouvertement que lorsque, avec le renversement des structures socio-culturelles, les symboles théomorphiques qui leur correspondent se sont avérés inopérants. Ce fut le cas dès la fin du 5<sup>e</sup> siècle athénien comme on le voit chez les Sophistes et chez Euripide. Par la suite, cette attitude se généralisa chez beaucoup de pragmatistes grâce à un certain épicurisme et un certain pyrrhonisme. Pour eux, le monde est là, livré au hasard ou à la nécessité, il ne signifie rien et ne renvoie à rien d'autre que lui-même. Avec ce gouverneur de Judée, les sceptiques se croient fondés à interroger : Qu'est-ce que la Vérité ? D'autres réservaient leur jugement quant à la réalité d'un Être qui serait signifié par nos symboles : s'il existe, il est insaisissable, inconnu, inconnaissable, « *agnostos* » (Actes 17,23). Si le monde le manifeste, il doit être différent de ce monde que nous connaissons, il aurait créé le monde pour se manifester et pour qu'on le cherche à tâtons. Face aux affirmations intempérantes du dilettantisme littéraire, cet athéisme et cet agnosticisme remplissaient sans doute une fonction positive qu'il appartient à la méthode dialectique de préciser.

##### 2.3 Gnostique

L'athéisme et l'agnosticisme s'expliquent par la dynamique interne de l'Écumène occidentale à l'époque gréco-romaine. Quant à la gnose, si elle est aussi à sa manière une constante de l'histoire, son développement exubérant au début de notre ère suppose l'intervention d'éléments orientaux dont on reparlera. Ni les dieux ni les hommes ne sont au centre de la représentation : l'homme, peut-être surtout l'oriental cultivé devenu esclave dans une ville étrangère, se voit comme un être-là, isolé, abandonné, orphelin dans un monde et une histoire qui ont cessé d'avoir un sens apparent, proportionné à l'homme et dirigé par une intelligence supérieure. Désespérant des mythes de la tradition et des arguments de la raison, il se passionne pour le Soi-dans-le-monde qui s'éprouve comme sensé en éprouvant le monde comme non-sens, et il rêve d'un salut hors du monde pour son âme immortelle, échue ici-bas dans un corps de chair et destinée à rentrer dans le Plérôme. Par ses profondes réflexions sur l'esprit humain, la gnose contribuera puissamment à forger les instruments qui permettront d'approfondir l'esprit divin dont l'homme est l'image.

## III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

### B. GRÈCE

#### 3. DIRECTION SPIRITUELLE

##### 3.1 Stoïciens

La spiritualité s'exprime soit en théologie ou en métaphysique, soit en liturgie, soit en morale, soit en quelque plus ou moins heureux mélange de ces systèmes de symboles. Après Alexandre, elle s'exprima en morale, mais en une morale contestée qui dut, pour se défendre et rester cohérente, expliciter ses principes et sa logique : ainsi se comprend la suite des maîtres de l'ancien stoïcisme, Zénon, Cléanthe, Chrysippe. Des maîtres d'initiation spirituelle découvraient à des fils de famille, délogés de la politique active, leur qualité de fils de Dieu et de citoyen du monde, et les invitaient à puiser dans une vision renouvelés de l'existence la force d'être dignes et efficaces. Le moyen stoïcisme des Panétius, des Posidonius, des Scipion, des Caton, des Cicéron, fut, aux abords de notre ère, un des facteurs déterminants de la grandeur romaine en formant des hommes d'État à la lucidité, à la maîtrise et au courage. Enfin, le Stoïcisme impérial, qui s'exprime dans les œuvres de Sénèque, d'Épictète et de Marc Aurèle, fait voir à quelle école, en une société corrompue et menacée, les meilleurs consentaient à se mettre. C'est ainsi que ceux à qui les religions officielles n'apportaient point de réconfort s'appliquaient à retrouver les bases de la vie spirituelle et à fonder la haute politique qui devait être à la mesure d'une société désormais écumène.

##### 3.2 Néoplatoniciens

Cependant, le platonisme, qui avait donné une partie de son âme au stoïcisme, continuait à vivre de sa vie propre, soit en Grèce, soit en Asie, soit surtout en Afrique. Philon d'Alexandrie lui doit une bonne part de son inspiration ; les grands docteurs chrétiens d'Alexandrie, Clément et Origène, platoniseront aussi pour acclimater la doctrine de l'Église à la culture grecque. Eux aussi prenaient la relève des antiques maîtres d'initiation et invitaient les jeunes à la grandeur. C'est en Afrique aussi que vécut Plotin (204-270), dont le disciple Prophyre a publié les cinquante-quatre traités sous la forme des Ennéades. Il apprenait à un petit nombre de disciples choisis et fervents les voies du retour de l'âme à Dieu d'où elle était venue, il faisait désirer de s'unir à ce Dieu d'où tout émane, - lui-même Unintelligence et Âme, - et de coïncider déjà avec lui tout en demeurant dans le monde. En Plotin culmine la sagesse antique, en un immense effort pour penser et vouloir sans contradiction et noblement le rapport du temps à l'éternité, qui donnera le branle à la spiritualité de saint Augustin et par lui à tout le Moyen Âge.

##### 3.3 Hermétistes

La pensée de Platon fut encore annexée par un autre courant spirituel, contemporain du néoplatonisme, l'hermétisme. Mais cette fois l'idée orientale de la révélation compose avec la philosophie. Dans un cercle intime, une chapelle, un maître enseigne à quelques rares disciples qui peuvent recevoir communication de la vérité. Les traités hermétiques offrent des affinités certaines avec la plupart des courants de l'époque : astrologie, alchimie, magie, occultisme, platonisme, stoïcisme, pythagorisme. À dire vrai, c'est une spiritualité éclectique et sans grande originalité, peu exigeante en matière de cohérence systématique et doctrinale, prenant son bien partout où elle le trouve, satisfaite que les emprunts soient de quelque secours pour les âmes inquiètes qui se mettaient à l'école de maîtres livresques. Ici plus que partout ailleurs devient manifeste le déclin du rationalisme grec en même temps que le retour à la croyance et possiblement à la foi. Le désir de voir Dieu et d'entendre personnellement sa parole en songe fait fi des longues démarches de la raison raisonnante individuelle et amène aux maîtres de la contemplation et de la connaissance savoureuse les âmes avides de vérités et de salut.

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### 4. OCCULTISME

##### 4.1 Démonologie

M. Müller définissait la mythologie comme une maladie du langage. C'est en partie vraie pour ce qu'il y a en elle de biaisé. Les mots, au lieu de viser le réel et d'aider à le vouloir, sont l'objet terminal de l'attention, ils sont personnifiés, et ce genre d'hypostases empêche de voir que les mots désignent des intentionnalités déposées dans la substance historique de l'humanité et qui demandent à être critiquées et redressées. Au début de l'Époque que nous appelons Postclassique, la croyance aux anges, bons et mauvais, a pris des proportions morbides. La critique historique et philosophique était impuissante à exorciser les méfaits de tants de médiations incontrôlables qui s'interposaient entre la volonté et la réalité. Presque tous les arts, mais surtout la médecine, avaient des patrons démoniques qui révélaient leurs secrets à des privilégiés, soit en songe, soit au moyen d'apparition ou de livres cachés. Le monde était plein de dieux, un plérôme de puissances angéliques ou démoniaques qui l'empêchaient d'être un monde ordonné et ordonnable, un cosmos soumis à la raison. Les volontés aliénées cherchaient une issue soit dans le raidissement stoïcien, soit dans le relâchement épicurien, soit encore dans les pratiques astrologiques ou occultes.

##### 4.2 Astrologie

Une spiritualité qui ne peut se fonder sur l'affirmation d'un Dieu Ordonnateur du monde et qui, cependant, prend forme dans un milieu de culture marqué par la science, laisse ses fidèles asservis aux puissances astrales qui sont censées déterminer le cours de la vie sublunaire. L'astrologie est un mélange de science, de philosophie et de théologie : elle est fondée sur une certaine connaissance astronomique et biologique, sur la doctrine stoïcienne de la solidarité universelle, et sur la mythologie astrale. La ligne de l'écliptique où semblent se mouvoir les planètes est bordée par des constellations dans lesquelles l'imagination se plaisait à voir des animaux gardiens qui présidaient aux saisons, aux mois, aux semaines, aux jours et aux heures. On était anxieux de connaître son Horoscope, de savoir dans quelle conjonction d'astres se levait le soleil quand l'âme, étincelle échappée du Feu supérieur, a été unie à un corps dans le monde sublunaire. Les astrologues, compréhensifs, aidaient les âmes inquiètes à espérer que le Destin ne serait pas pour eux trop cruel, et ainsi chacun pouvait repérer le champ qui restait ouvert à sa liberté créatrice.

##### 4.3 Alchimie

Comme l'astrologie, l'alchimie est un mélange de technique, de philosophie et de religion. Dans une première phase, elle est un art, une pratique des ateliers royaux et sacerdotaux d'Égypte ; les artisans transmettaient de père en fils des procédés de teinture, des moyens de dorer ou d'argenter n'importe quel corps en le plongeant dans un bain d'or ou d'argent liquide. Peu avant notre ère, ces recettes trouvèrent en Bolos, disciple de Démocrite, un théoricien qui donna une allure philosophique à la technique traditionnelle. Mais ces recettes étaient des secrets religieux, consignés dans des écrits « hermétiques » et ils étaient considérés comme révélés jadis aux pères par quelque dieu-patron. Cet aspect de révélation prendra de plus en plus d'importance avec le temps : on établit des correspondances entre les métaux de la terre et les substances du ciel, entre la vie sans fin du soleil et la longue vie que peut donner le métal solaire. De là sortira l'idée d'une pierre philosophale qui changerait toutes choses en or et qui triompherait de la mort même. Sans doute, ni la science ni la religion ne profitaient de ces confusions, mais la recherche entretenait la soif de connaître qui pourrait être un jour remise au service de la vie réelle et de l'humanisme intégral.

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### 5. ORIENTALISME

##### 5.1 Prophètes d'Orient

L'empire cherche son orient : il s'éprouve comme occidental et regarde vers l'est où la lumière se lève. Il magnifie les prêtres d'Égypte, les mages de la Chaldée, les Druides gaulois, les Gymnosophistes et les Brahmanes de l'Inde qui, par leur pureté, leur ascèse, leur intimité avec Dieu sont considérés désormais comme les sages par excellence et même comme les inspireurs des philosophes de la Grèce. On colporte un peu partout la théorie qu'ils ont tout appris des Barbares jadis méprisés : Orphée, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Démocrite ont fait leurs classes en Égypte ! Ayant besoin d'un Temps Primordial qui convienne à une population de soixante millions d'habitants, l'empire se tourne vers ce qui pour lui est le plus lointain dans l'espace et dans le temps. Et aussi le plus récapitulateur de la préhistoire : car c'est aussi la revanche et la réémergence d'un substrat plus archaïque, plus vénérable, plus populaire qui n'avait sans doute jamais cessé de vivre de sa propre vie et qui réapparaissait au grand jour à l'heure où le rationalisme déclinait. Le peuple avait soif de vérité et de justice divines et, puisque les philosophes se disputaient, il demandait à Dieu même de parler par ses prophètes et d'inaugurer un nouvel âge de l'histoire, de commencer un nouveau cycle.

##### 5.2 Mystères

Les mystères d'Eleusis étaient une religion de salut faite de rites agraires hautement civilisés, sinon tout à fait spirituels. Mais les mystères phrygiens de Cybèle et d'Attis, plus sauvages et plus frénétiques, excitaient davantage l'âme archaïque qui sommeille d'ordinaire chez les hommes des cultures supérieures. Ce culte fut importé à Rome en ~204 au temps d'Hannibal sur une suggestion des Sibylles. Les Galles émasculés faisaient horreur, et aussi les mythes qui justifiaient ces rites barbares, mais l'évocation rituelle de la mort d'Attis arrachaient des larmes. Les mystères égyptiens de Sérapis et d'Isis n'étaient pas moins ambigus ni moins populaires. Création des Ptolémées, ce culte avait pour fin d'offrir un symbole unificateur aux populations disparates des villes portuaires que fréquentaient les escadres alexandrines. Les Latins eux-mêmes y trouvaient un monothéisme souple où chacun pouvait reconnaître, en Sérapis et sa mère Isis, le dieu unique auquel il adhérait ; et aussi une morale, peut-être relâchée par certains côtés (Isis était identifiée à Fénus) mais exigeante par d'autres ; en outre, une liturgie splendide dont ils n'avaient pas l'équivalent et qui était célébrée par un clergé à plein temps, chose également nouvelle en Italie ; enfin, les rites émouvants de la recherche d'Osiris par Isis entretenaient le souci de l'immortalité. C'est un rôle semblable que remplit, à la fin de l'empire, le culte du Mithra iranien identifié au Soleil invincible et qui fut répandu sur tout le limes par les soldats orientaux.

##### 5.3 Culte des Souverains

Le symbole solaire des pasteurs africains et le symbole dynastique des peuples de maîtres avaient déjà fusionné en Égypte pour donner le mytheme du Pharaon fils de Ré. Alexandre s'en fut quérir en Égypte, dans l'oasis de Siwa, le titre de Fils de Zeus Ammon. Ptolémée I s'était fait appeler Dieu Sauveur. Les orientaux décernèrent ensuite les mêmes honneurs aux empereurs romains qui osèrent de plus en plus usurper ces titres en Italie même à mesure qu'elle s'orientalisait. Jules César disait descendre de Mars et de Vénus, et Octave accepta le titre d'Auguste : Rome leur consacra comme à des dieux les mois de juillet et d'août. Caligula s'identifia aux Dioscures, Néron au Soleil, Domitien au Seigneur Dieu, et Hadrien fit bâtir le temple des deux déesses Rome et Vénus. Extravagance, mégalomanie, démesure orientale composent ici avec la raison politique : comme les familles et les cités avaient eu leurs dieux et leurs temples, l'empire avait désormais les siens. Mais peut-être s'agit-il ici d'un passage à la limite qui défie la raison et contre lequel les chrétiens auront raison de s'insurger.

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### 6. JUDAÏSME

##### 6.1 Apocalyptique

Le judaïsme qui importe alors en histoire mondiale n'est ni celui des Sadducéens, ni celui des Pharisiens, ni ce lui des Hérodiens, mais celui du mouvement sapientiel, apocalyptique et baptiste. Plus que du prophétisme vétérotestamentaire, le courant apocalyptique semble dérivé des écrits encyclopédiques de sagesse et grossi par des affluents eschatologiques en provenance soit de l'Iran, soit de la situation même d'Israël dans l'histoire aux époques perse, hellénistique et romaine. Ce qui est original dans ce mouvement, c'est l'idée d'une humanité et d'une histoire envisagées comme un tout, dont la fin est prévisible et à laquelle il convient de se préparer. Des Voyants rapportent des visions et des révélations transmises par ses patriarches ou des anges, où toute l'histoire à venir est esquissée et parfois précisément datée. La liturgie nouvelle dans laquelle cette conception essaie de s'exprimer est une imitation de l'histoire totale considérée comme achevée. Là se mêlent rêveries, utopies, anticipations vraisemblables. On attend de Dieu une intervention décisive qui libère le peuple élu, les nations assujetties et le monde entier de l'esclavage des Puissances, des Esprits du mal répandus dans l'air. L'idée d'Homme, concentrée en Adam, le Fils de l'Homme ou l'Anthrôpos devient un symbole explicite et survolté. C'est à travers ce genre littéraire et les sentiments qui le sous-tendent que la Vérité alors doit se faire jour. Les solitaires de Qumrân, Jean Baptiste et les disciples de Jésus s'inscrivent dans ce mouvement.

##### 6.2 Zélate

Mais l'apocalypse engendra des révolutionnaires: car tous n'ont pas la patience d'attendre l'Heure de Dieu. Un mouvement d'activistes (=Zélotes) se forma en Galilée au début de notre ère, qui peut être apparenté au mouvement de résistance macchabéenne aussi bien qu'aux sectaires de Qumrân. Ils préconisaient l'action violente, la rébellion ouverte contre l'occupant romain, mais il était contrecarré par les Sadducéens, les Pharisiens et les Hérodiens. Ce sont ces officiels qui firent exécuter Jésus, puis Jacques, comme fauteurs de troubles, les confondant avec les révolutionnaires. La Diaspora aussi s'agitait. L'expulsion des Juifs de Rome sous Claude et la persécution des chrétiens sous Néron en 64, où Pierre mourut, sont des épisodes annonciateurs du grand drame qui se préparait en Orient. Car à ce moment les Zélotes s'emparent du pouvoir à Jérusalem et commencent la Guerre Juive qui se termina par la ruine de la ville sainte et du temple en 70. La seconde guerre juive en 132-135 signifiera pour longtemps la fin de l'État d'Israël, et le peuple juif va se planter pour des siècles dans la chair des nations comme une écharde, leur imposant le farouche et gênant internationalisme d'une nation qui ne peut se résoudre à être un peuple comme les autres.

##### 6.3 Hellénistique

Pendant ce temps, la sagesse poursuivait son œuvre de synthèse du savoir en Grèce, en Asie et en Égypte, et les Juifs hellénisés y participaient activement. On connaît déjà la traduction des Septante et l'œuvre allégorique de Philon d'Alexandrie, et l'on a dit quelques mots de la théologie gnostique. Il faut dire ici qu'il semble de plus en plus probable aux chercheurs que les éléments juif et chrétien sont des facteurs déterminants dans la naissance et le développement de la gnose. L'immense ébranlement provoqué par la prédication de Jean Baptiste et de Jésus a ranimé la pensée juive aussi bien chez les Esséniens et les Samaritains, que dans les juiveries d'Asie Mineure, de Syrie et d'Égypte. Tout se passe comme si les Apocalypticiens, déçus par l'échec des Zélotes, avaient converti leur attente d'un salut collectif dans l'histoire en espérance d'un salut individuel hors de l'histoire. La gnose rendait ainsi difficilement pensable la fonction sotériologique universelle que l'Église attribuait à Christ et à elle-même qui le continuait, mais elle devait aider à penser l'unité de la trinité. La théologie gagnait en profondeur ce que l'« économie » risquait de perdre en largeur et en longueur.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### S Subsidia

#### 1. Carte générale de l'Empire Romain

Rogier-Albert-Knowles. *Nouvelle histoire de l'Église I.* p. 609



### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### T Textes

##### 1.1 L'ANTRE DES NYMPHES DE L'ODYSSÉE

1. Signification mystérieuse, chez Homère, de la grotte d'Ithaque décrite dans les vers suivants :

« À la tête du port, un olivier s'éploie, et l'on trouve tout près la sainte grotte obscure et charmante des Nymphes, qu'on appelle Naïades. On y voit leurs cratères, leurs amphores de pierre, où vient rucher l'abeille, et, sur leurs grands métiers de pierre, les tissus teints en pourpre de mer que fabriquent leurs mains, enchantement des yeux - et leurs sources d'eaux vives. La grotte a deux entrées : par l'une, ouverte au nord, descendent les humains ; l'autre s'ouvre au midi : mais c'est l'entrée des dieux ; jamais homme ne prend ce chemin d'immortels » (Od. XIII, 102 sq., trad. Bérard).

2. Ce n'est pas le souvenir de faits transmis par l'histoire qui a inspiré le poète : la preuve en est donnée par les récits de voyages à Ithaque, dont nul ne mentionne dans l'île une grotte pareille, affirme Cronius. Par ailleurs, si cette description était une pure fantaisie poétique, elle serait invraisemblable : comment le poète, en arrangeant au hasard ce qui lui serait venu par hasard à l'esprit, pouvait-il espérer rendre acceptables ces fictions : que la main de l'homme ait construit, sur le territoire d'Ithaque, des routes pour les hommes et pour les dieux, ou, qu'à défaut de l'industrie humaine, la nature en cet endroit, ait montré une route par où tous les mortels devaient descendre, et une autre route réservée, celle-là, à toutes les divinités ? Tout cela saute aux yeux. Sans doute, l'univers est rempli d'hommes et de dieux, mais comment nous fera-t-on croire que cette grotte d'Ithaque est l'endroit où descendent les hommes et les dieux ?

3. Après ces préliminaires, Cronius déclare qu'il est évident pour tout le monde, aussi bien pour les profanes que pour les gens instruits, que le poète fait là une allégorie et que ses vers ont un sens mystérieux : Homère veut nous obliger à tout un travail de réflexion : qu'est-ce donc que cette porte des hommes et cette porte des dieux ? Que signifie cette grotte à double issue, appelée sanctuaire des Nymphes, à la fois charmante et ténébreuse ? Les ténèbres n'ont jamais de charmes, elles sont plutôt un objet d'effroi. Pourquoi, au lieu de l'appeler simplement sanctuaire des Nymphes, ajoute-t-il cette précision, « celles qu'on appelle Naïades » ? Quel est l'usage des cratères et de ces amphores, dont Homère ne mentionne pas que rien y soit versé, mais dit que les abeilles y font leur miel comme dans ces ruches ? Et ces immenses mâts qui se dressent, offrandes aux Nymphes : pourquoi ne sont-ils pas de bois ou d'une autre matière, mais de pierre eux aussi, comme les amphores et les cratères ? Ce n'est point encore là le plus obscur : mais que sur ces mâts de pierre les Nymphes tissent des tissus de pourpre, voilà de quoi étonner les yeux et même simplement l'oreille. Comment croire que des déesses tissent des manteaux de pourpre dans des grottes obscures, sur des métiers de pierre : mieux encore, que ces tissus et ces étoffes de pourpre des dieux sont visibles ? Autre chose extraordinaire : que cette grotte ait deux ouvertures, l'une par où le poète fait descendre les hommes, l'autre attribuée aux dieux ; et que le passage destiné aux hommes soit exposé au vent du nord, celui des dieux au vent du midi : il n'est pas facile d'expliquer pourquoi Homère a réservé le nord aux humains, le midi aux dieux, au lieu d'utiliser plutôt en la circonstance le levant et le couchant : dans presque tous les sanctuaires, la statue et l'entrée ne sont-elles pas tournées vers l'est ? Ceux qui y pénètrent regardent vers l'ouest, quand, debout face à la statue, ils adressent à la divinité leurs prières et leur culte.

4. Toutes ces obscurités accumulées font que ce récit ne peut être une œuvre de pure fantaisie, destinée à charmer l'imagination, non plus qu'une description exacte des lieux, c'est une allégorie voulue par le poète, et l'olivier voisin qu'il a ajouté a aussi une signification mystérieuse. Retrouver et expliquer tout cela n'est pas une petite affaire, pensaient les anciens ; avec leur aide et nos propres lumières, nous allons essayer maintenant de le découvrir.

Du point de vue de l'exactitude géographique, on peut certainement taxer de négligence les auteurs dont l'opinion est qu'Homère a forgé de toutes pièces cette grotte et tout ce qu'il en raconte. Les géographes les plus autorisés et les plus précis, et notamment Artémidore d'Ephèse, au livre V de son traité divisé en onze livres, écrit : « Douze stades à l'est du port de Panormos, dans l'île de Céphallénie, on trouve l'île d'Ithaque, qui a quatre-vingt-cinq stades, - île étroite et escarpée. Elle possède un port qui s'appelle port de Phorkys. Elle a une plage, et sur cette plage, une grotte, sanctuaire des Nymphes ; c'est là qu'Ulysse fut, dit-on, débarqué par les Phéaciens. »

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### T Textes

#### 1.2 L'ANTRE DES NYMPHES DE L'ODYSSÉE

L'imagination d'Homère n'aurait donc pas tout inventé. Mais qu'il ait décrit les lieux tels qu'ils existaient ou qu'il ait ajouté des détails de son cru, cela pose les mêmes problèmes : on devra rechercher les intentions soit de ceux qui ont ainsi aménagé ces lieux, soit du poète qui a ajouté tels détails ; car les anciens n'édifiaient point de sanctuaires sans recourir à un symbolisme mystérieux et Homère ne fait toute cette description au hasard. Et plus on s'efforcera de prouver que les particularités de cette grotte ne sont pas la création d'Homère mais des générations antérieures, qui ont consacré ce lieu aux divinités, plus on verra éclater en cette consécration la sagesse antique. Aussi la grotte mérite-t-elle que l'on cherche et mette en lumière son symbolisme

5. Les anciens consacraient, avec juste raison, grottes et cavernes au monde, soit au monde pris dans son entier, soit à l'une ou l'autre de ses parties ; ils faisaient de la terre le symbole de la matière qui compose le monde : certains même parlaient de là pour identifier la terre et la matière ; les grottes représentaient pour eux le monde, issu de la matière : les grottes sont en effet, le plus souvent, l'œuvre de la nature et font corps avec la terre, délimitées qu'elles sont par des blocs continus de roches dont l'intérieur forme une cavité et dont l'extérieur se confond avec la terre même, et se perd en elle. Or le monde est une œuvre de la nature et fait corps avec la matière, - la matière qu'on représentait symboliquement par la pierre et la roche, en raison de son inertie et de son aptitude à recevoir la forme, et qu'on faisait infinie, à cause de son caractère informe. La matière étant fluide, et privée par elle-même de la forme, qui la modèle et la rend visible, la présence de l'eau dans les grottes, leur humidité, leur obscurité, leur aspect ténébreux, comme dit le poète, les ont fait choisir avec raison comme symbole des propriétés que l'univers doit à la matière.

6. En tant que matière, le monde est donc ténébreux et obscur, mais grâce à la forme qui vient s'y adjoindre et grâce à l'organisation qu'il reçoit - kosmos vient de diakosmésis - il est beau et charmant. On peut donc avec raison dire de lui qu'il est une grotte charmante au premier abord, grâce à la beauté des formes dont il est revêtu, ténébreuse lorsqu'on regarde ses fondements et qu'on y pénètre en esprit : si bien que l'extérieur et la surface sont plaisants, l'intérieur et les profondeurs pleins d'obscurité. C'est ainsi que les Perses dans leurs cérémonies d'initiation représentent le mystère de la descente des âmes puis de leur départ d'ici-bas en donnant à son lieu d'exil le nom de caverne : c'est Zoroastre le premier qui, au dire d'Eubule, aurait consacré, dans les proches montagnes de la Perse, une caverne naturelle, fleurie et irriguée de sources, à la gloire de Mithra, le père et l'auteur de toutes choses : [pour lui], la caverne même représentait le monde, dont Mithra est le démiurge, et les objets disposés à l'intérieur, à intervalles symétriques, étaient le symbole des différents éléments et des diverses zones du monde. Après Zoroastre, la coutume prévalut également chez les autres d'accomplir les initiations en ayant recours aux cavernes, soit naturelles, soit artificielles. De même qu'on élevait aux dieux de l'Olympe des temples, des édifices, des autels (bomoi), aux dieux chthoniens et aux héros des autels (escharai), qu'on creusait des trous et des fosses pour les dieux souterrains, ainsi consacrait-on au monde des grottes et des cavernes, et pareillement aux Nymphes, à cause des eaux qui coulent ou jaillissent dans les grottes, et auxquelles président les Nymphes Naiades, comme nous le dirons tout à l'heure.

7. Ils ne faisaient pas des grottes le symbole du seul monde sensible, comme nous venons de le dire : ils en faisaient encore le symbole de toutes les forces invisibles, parce que les grottes sont obscures et que la substance de ces formes est également inaccessible au regard. C'est ainsi que Cronos se creuse une grotte dans l'Océan pour y cacher ses enfants ; que Déméter nourrit Coré dans une grotte en compagnie des Nymphes. Et on trouverait bien d'autres faits analogues en parcourant les traités sur les dieux.

F. Buffière, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, Belles Lettres, 1956, p. 597-600.

## III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

### B. GRÈCE

#### T Textes

### 2. LE DIEU COSMIQUE

#### 2.1 Platon, *Epin*, 986 b 8-d 4

« Disons donc que tous les dieux célestes sont frères et qu'ils reçoivent des lots pareils, et n'allons pas, tandis que nous rendons hommage aux uns, attribuant à celui-ci une année, à celui-là un mois, n'assigner aux autres aucun lot, nulle période fixe de temps durant laquelle chacun décrit son orbite et contribue à parfaire le bel ordre qu'a établi la Loi de toutes la plus divine, pour être visible à nos yeux. Cet ordre, l'homme privilégié commence par s'en émerveiller, ensuite il brûle du désir de connaître à fond tout ce qu'un mortel peut apprendre en ce domaine, persuadé que par cette connaissance, il mènera la vie la plus excellente dans la plus grande félicité, puis se rendra, une fois mort, en un séjour approprié à la vertu. Et alors, comme il a subi l'initiation véritable et réelle, comme il a participé, dans l'unité de son moi, à une pensée qui elle-même est une, il passe le reste de sa vie à contempler les objets les plus beaux qui se proposent à l'œil de l'homme ».

#### 2.2 Sextus Empiricus, *adv. dogm.*, III, 20-22

Le concept du divin, dit Aristote, est né chez les hommes de deux causes originelles : des phénomènes qui concernent l'âme et des phénomènes célestes.

Des phénomènes qui concernent l'âme, par suite des inspirations divines que l'âme reçoit en songe et des oracles. « Quand l'âme », dit, « s'est recueillie sur elle-même dans le sommeil, alors, ayant recouvré sa vraie nature, elle voit à l'avance et prédit les choses futures. Tel est aussi son pouvoir à l'heure de la mort, quand elle se sépare du corps. » En tout cas, Aristote approuve aussi le poète Homère d'avoir observé ce phénomène. En effet, Homère a représenté Patrocle prédisant, au moment où il périt de mort violente, l'égorgeant d'Hector (Il. XVI 851), et de même Hector prédisant la mort d'Achille (Il. XXII 358). « C'est pour ces raisons donc », dit-il (Aristote), « que les hommes en sont venus à concevoir l'existence d'un être divin qui, selon son essence, ressemble à l'âme et qui est doué de la faculté de connaître la plus compréhensive ».

Mais aussi des phénomènes célestes. « En effet, comme les hommes voyaient, durant le jour, le soleil accomplissant sa course, durant la nuit, le mouvement bien ordonné des autres astres, ils ont jugé qu'il existe vraiment un Dieu qui est la cause et de ce mouvement et de cette belle ordonnance ».

Voilà ce que dit Aristote.

#### 2.3 Cicéron, *De Natura deorum* II, 37

Magnifique est le langage d'Aristote : « Supposons », dit-il, qu'il y ait eu des êtres qui eussent toujours habité sous la terre dans de belles demeures bien éclairées (*inlustribus*), ornées de statues et de fresques et pourvues de tout le mobilier qu'on voit abonder chez ceux qui passent pour les heureux du monde. Ces êtres ne seraient jamais sortis de leurs caves pour monter sur la terre, mais ils auraient entendu dire, par la rumeur publique, qu'il existe des dieux empreints de majesté et de puissance. Ensuite, après quelque temps, un passage s'étant ouvert dans le sol, ils auraient pu s'échapper de leurs demeures souterraines et parvenir jusqu'aux lieux que nous habitons. Alors, quand tout soudain ils auraient vu la terre, la mer et le ciel, qu'ils auraient observé la vaste extension des nuages et la force des vents, qu'ils auraient aperçu le soleil et reconnu non seulement sa grandeur et sa beauté, mais l'action efficace qu'il exerce en produisant le jour par sa lumière qui se répand dans tout l'espace du ciel ; et quand, la nuit, alors que les ténèbres couvrent la terre, ils auraient vu le ciel entier orné de la tapisserie bigarrée des étoiles, les changements de la lune qui tantôt croît tantôt décroît, le lever et le coucher de tous les astres, leur course fixe et immuable durant toute l'éternité - quand ils auraient vu toutes ces choses, certes, ils croiraient qu'il y a des dieux et que de si grandes merveilles sont leur ouvrage ».

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

##### T Textes

#### 2. LE DIEU COSMIQUE

##### 2.4 Philon, *Leg. alleg.* III, 32

Les premiers philosophes ont cherché comment nous avons eu la notion du divin ; puis ceux qui paraissent avoir la meilleure philosophie ont dit que c'était d'après le monde, ses parties, et les puissances qui y résidaient, que nous nous sommes fait une impression de la Cause. Si l'on voit une maison construite avec soin, pourvue de vestibules, de portiques, d'appartements d'hommes et de femmes et de ses autres bâtiments, on prendra une idée de l'artiste (car on ne pensera pas que la maison ait été faite sans art et sans artisan), et de même s'il s'agit d'une cité, d'un navire, et de tout objet construit, petit ou grand : de la même façon, celui qui est entré, comme dans une maison ou une cité immense, en ce monde que voici, quand il aura vu le ciel tournant en cercle et contenant tout en lui ; les planètes et les astres fixes mus d'un mouvement identique à lui-même, juste harmonieux, et utile à l'ensemble, la terre qui a reçu en partage la place du centre, et, dans la région intermédiaire, l'ordre hiérarchique que suivent, en leur diffusion, l'eau et l'air; outre cela, les vivants, tant mortels qu'immortels, et les variétés de plantes et de fruits, il conclura certes que tout cela n'a pas été construit sans un art achevé, mais qu'il a existé et qu'il existe un Dieu qui est l'artisan de cet Univers. Ceux-là donc qui raisonnant ainsi appréhendent Dieu par son ombre, c'est par les œuvres qu'ils s'élèvent jusqu'à l'idée de l'Ouvrier

##### 2.5 Dion Chrysostome, *Discours Olympique*

Voici une comparaison assez juste. Supposons qu'on invitât un Grec ou un Barbare en le conduisant dans un temple à mystères, d'une beauté et d'une grandeur prodigieuses. Il y verrait toutes sortes de visions secrètes, il entendrait toutes sortes de voix mystérieuses ; les ténèbres et la lumière alterneraient à ses yeux, sans compter une infinité d'autres spectacles ; en outre, comme on fait habituellement dans la cérémonie du thronismos, après avoir installé l'initié sur un trône, les initiants danseraient en chœur autour de lui. Est-il croyable qu'un tel homme n'éprouverait aucune émotion dans son âme et qu'il ne lui viendrait pas l'idée que tout cela s'accomplit en vertu d'un dessein et de préparatifs pleins de sagesse, - même s'il n'est qu'un Barbare des contrées les plus lointaines et inconnues, même s'il n'y a là personne qui le guide et lui explique les rites, - pourvu qu'il ait une âme humaine ? Mais, si cela n'est pas possible, peut-on croire que l'humanité dans son ensemble, - cette humanité qui est initiée aux mystères sans défaut et vraiment parfaits, non pas dans une étroite chapelle apprêtée par les Athéniens pour ne recevoir qu'une foule médiocre, mais dans ce monde que voici, dans cet ouvrage si divers et si sagement fait, alors que tant de merveilles lui apparaissent de tout côté et que les mystagogues ne sont pas des hommes pareils aux mystes mais les dieux immortels initiant des mortels, les dieux qui, nuit et jour, éternellement forment un chœur qui danse en rond, si l'on peut ainsi dire, autour du monde, - peut-on croire que l'humanité n'ait aucun sentiment de toutes ces merveilles et qu'elle ne conçoive aucun soupçon de l'existence du Chef suprême qui préside à l'ensemble et qui guide le ciel tout entier et le monde, tel un habile pilote dirigeant un navire parfaitement appareillé et pourvu de tous ses agrès ?

##### 2.6 Plutarque, *De la tranquillité de l'âme*, c.20

Bien me plaît le mot de Diogène. Il voyait son hôte lacédémonien s'apprêter avec grand soin pour assister à une fête : « Hé quoi », dit-il, « pour l'homme de bien chaque jour n'est-il pas une fête ? » Et une fête splendide en vérité, si nous sommes de bon sens. Car ce monde est un temple très saint et d'une majesté toute divine. L'homme y pénètre le jour de sa naissance, et il y contemple non pas des statues faites de main d'homme et immobiles, mais les objets sensibles fabriqués, dit Platon, par l'Intellect divin pour être les copies des Intelligibles, et qui possèdent en eux le principe de la vie et du mouvement : le soleil, la lune, les astres, les fleuves d'où jaillit sans cesse une eau nouvelle, la terre qui nourrit les plantes et les animaux. Puis donc que notre vie est une initiation parfaite à ces mystères, il nous faut y garder toujours une âme confiante et joyeuse. N'imitons pas le vulgaire qui se rend aux fêtes de Kronos, aux Dionysies, aux Panathénées et aux autres fêtes analogues pour s'y donner relâche et réjouissance par un rire qu'on achète, après avoir payé des mimes et des histrions. Dans ces fêtes-là, nous gardons le silence et un maintien composé. Nul ne gémit au moment de l'initiation, nul ne pleure quand il assiste aux jeux Pythiques ou quand il boit au Kronia. Et ces fêtes que Dieu nous offre, où il se fait lui-même mystagogue, nous les déshonorons, nous qui ne cessons de gémir, de nous irriter, de fatiguer le ciel de nos plaintes !

Textes tirés de A.J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, Gabalda 1949, II, p. 211-235.

## III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

### B. GRÈCE

#### T Textes

##### 3.1 ENTRETIENS D'ÉPICTÈTE

###### **Dieu est le Père des hommes**

Si l'on pouvait donner son consentement, comme il le faut, à ce principe : « Nous sommes tous nés de Dieu, au sens fort du mot ; Dieu est père des hommes et des dieux », je pense qu'on n'aurait pas de soi-même une idée vile ni basse. (2) Si César t'adoptait, personne ne pourrait supporter ton froncement de sourcils, et, sachant que tu es fils de Zeus, tu n'en serais pas exalté ! (3) Si nous ne le sommes pas, c'est qu'il y a, dans notre être, mélange de deux éléments : le corps, qui nous est commun avec les animaux, la raison et la pensée, que nous avons en commun avec les dieux ; or, beaucoup penchent du côté de la parenté de malheur et de mort, fort peu du côté de la parenté des dieux et des bienheureux. (4) Et comme il est nécessaire d'user de chaque chose selon la pensée que l'on a d'elle, le petit nombre de ceux qui se croient nés pour la fidélité, l'honneur, la certitude dans l'usage des représentations, ne se font pas d'eux-mêmes une idée basse et avilissante ; c'est le contraire pour la plupart des hommes ; (5) « qui suis-je ? Disent-ils, un misérable humain » ou : « quel lamentable morceau de chair que mon corps ! » (6) Oui, vraiment lamentable, mais tu possèdes quelque chose de mieux que ce pauvre corps ; pourquoi donc l'oublier et te consumer pour lui ? (7) Si nous penchons du côté de cette parenté, le résultat est que nous devenons semblables à des loups, perfides, rusés et nuisibles comme eux, ou bien à des lions, sauvages, brutaux et cruels comme eux, mais plus souvent encore à des renards, à ce qu'il y a de plus méprisable chez les animaux ; (8) un homme insultant et méchant, qu'est-ce autre chose qu'un renard, sinon une bête plus méprisable encore et plus vile ? (9) Prenez donc garde et faites bien attention de ne pas aboutir à pareille bassesse.

###### **Les hommes sont citoyens d'un même monde**

Si ce que les philosophes disent la parenté de Dieu et des hommes est exact, que reste-t-il à l'homme sinon à répéter le mot de Socrate quand on lui demandait de quel pays il était ? Il ne disait jamais qu'il était d'Athènes ou de Corinthe, mais qu'il était du monde. (2) Pourquoi dire en effet que tu es d'Athènes et non pas plutôt de ce petit coin de la ville où ton pauvre corps a été jeté à ta naissance ? (3) N'est-il pas clair que ton nom d'Athénien ou de Corinthien, tu le tires d'un lieu plus vaste qui comprend non seulement ce coin-là, mais encore ta maison tout entière et généralement tout l'espace où ont été engendrés tes aïeux jusqu'à toi ? (4) Celui donc qui prend conscience du gouvernement du monde, qui sait que la plus grande, la plus importante, la plus vaste de toutes les familles est l'« ensemble des hommes et de Dieu », que Dieu a jeté ses semences non seulement dans mon père et aïeul, mais dans tout ce qui est engendré et croît sur la terre (5) et principalement dans les êtres raisonnables, parce que, en relation avec Dieu par la raison, ils sont seuls de nature à participer à une vie commune avec lui, (6) pourquoi un tel homme ne dirait-il pas : je suis du monde ; je suis fils de Dieu ? Pourquoi redouterait-il rien de ce qui survient chez les hommes ? (7) Il suffit d'être parent de César ou d'un personnage puissant de Rome pour vivre en toute sûreté, considéré et n'ayant rien à craindre ; et le fait d'avoir Dieu pour créateur, pour père et pour protecteur ne nous soustrairait pas à la peine et à la crainte ! (8) - Où trouverai-je à manger, dit-on, moi qui n'ai rien ? - Et les esclaves fugitifs, sur quoi comptent-ils en quittant leurs maîtres ? Sur leurs champs, sur leurs serviteurs, sur leur argenterie ? Sur nul autre que sur eux-mêmes. Et pourtant la nourriture ne leur manque pas. (9) Faudra-t-il donc que le philosophe, voyageant à travers le monde, compte et se repose sur autrui ? N'est-ce pas à lui de veiller sur lui-même ? Sera-t-il plus vil et plus faible que les bêtes sans raison, qui se suffisent à elles-mêmes et que ne manquent ni de la nourriture propre à chacune, ni des moyens de vivre qui répondent à leur nature ?

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### T Textes

### 3.2 ENTRETIENS D'ÉPICTÈTE

#### Rester à la place où Dieu nous a mis

(10) Pour moi, je pense que votre vieux maître doit s'asseoir ici non pas pour faire en sorte que vous n'ayez pas de pensées basses et que vous ne teniez pas sur vous-mêmes des propos avilissants ou vulgaires, (11) mais pour qu'il ne se rencontre pas parmi vous des jeunes gens tels que je vais le dire : ceux qui, considérant leur parenté avec les dieux et les liens qui nous attachent ici, le corps et ses possessions avec toutes les dispositions à prendre, toute la conduite à tenir pour le maintenir en vie, veulent rejeter ces liens, où ils voient des fardeaux gênants et encombrants, et partir chez les dieux. (12) Voilà la lutte que votre professeur, votre maître s'il était vraiment un maître, devrait soutenir ; vous viendriez à lui en lui disant : « Épicète, nous ne supportons plus d'être liés à ce misérable corps, de le nourrir, de le faire boire, de le reposer, de le nettoyer, de vivre, à cause de lui, dans la société de tels et tels. (13) Tout cela n'est-il pas parmi les choses indifférentes qui ne sont rien pour nous ? N'est-il pas vrai que la mort n'est pas un mal, que nous sommes parents des dieux, que nous venons de là-bas ? (14) Laisse-nous nous en aller d'où nous sommes venus ; laisse-nous détacher ces liens qui nous retiennent et nous pèsent. (15) Ici, les brigands, les voleurs, les tribunaux et ceux qu'on appelle tyrans croient avoir quelque pouvoir sur nous à cause de notre corps et de ce qui lui appartient ; laisse-nous leur montrer qu'ils n'en ont aucun. » (16) Et moi, je leur dirais : « Hommes, attendez Dieu. Lorsqu'il vous fera signe et vous libérera de ce service, alors vous irez à lui ; pour le moment, consentez à résider dans le séjour où il vous a placés. (17) Le temps du séjour n'est pas bien long et il est facile à supporter, et il est facile pour ceux qui sont dans les dispositions que je dis. Quel tyran, quel voleur, quels tribunaux sont redoutables à qui compte pour néant son corps et ses biens ? Restez ! Il serait déraisonnable de partir. »

#### La sympathie universelle

Quelqu'un lui demanda comment on pourrait se convaincre que chacune de nos actions est sous la surveillance de Dieu. — Ne crois-tu pas, dit-il, que toutes les choses sont unies les unes aux autres ? (2) — Je le crois. — Et que les choses de la terre sont en sympathie avec celles du ciel ? — Je le crois aussi. (3) — D'où leur vient en effet une telle régularité, comme si Dieu donnait des ordres ? Lorsqu'il dit aux plantes de fleurir, elles fleurissent ; lorsqu'il leur dit de germer, elles germent ; de produire des fruits, elles les produisent ; de les faire mûrir, il mûrissent ; de les laisser tomber, ils tombent ; de perdre leurs feuilles, elles les perdent ; de se replier sur elles-mêmes en restant inactives, elles le font. (4) D'où vient que de si grandes transformations, que ces changements en sens inverse ont rapport à l'accroissement et au décroissement de la lune, à l'approche et à l'éloignement du soleil ? (5) Or, si les végétaux et nos propres corps sont ainsi liés à l'ensemble des choses et en sympathie avec lui, nos âmes ne le sont-elles pas encore beaucoup plus ? (6) Et si nos âmes sont ainsi liées à Dieu et adhèrent à lui, comme ses propres parties et ses fragments, Dieu ne sent-il pas tout mouvement qui est en elles comme son mouvement propre et uni au sien ? (7) Mais toi, tu es capable d'avoir de telles pensées sur le gouvernement de Dieu, sur chaque être divin et aussi sur les choses humaines, capable de mettre en mouvement, à la fois à partir de mille objets, tes facultés de sentir, de réfléchir, de donner, de refuser ou de suspendre ton assentiment ; (8) tu conserves en ton âme un si grand nombre d'impressions, venues d'objets si variés, et d'elles tu t'élèves à des notions semblables aux objets qui ont d'abord causé ces impressions ; tu édifies art sur art ; tu conserves des souvenirs venus de mille objets ; (9) et Dieu ne serait pas capable de surveiller toutes choses, d'être présent à toutes, d'être en communication avec toutes ? (10) Le soleil a le pouvoir d'éclairer une aussi grande partie de l'univers, ne laissant obscure que cette petite portion qui est occupée par l'ombre que fait la terre : et celui qui a fait le soleil, c'est-à-dire une bien petite partie de lui-même par rapport à l'ensemble, celui qui lui donne son mouvement circulaire, n'aurait pas le pouvoir de connaître toute chose ?

III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

B. GRÈCE

T Textes

3.3 ENTRETIENS D'ÉPICTÈTE

**L'homme, objet particulier de la sollicitude divine**

(11) — Mais moi, dit-il, je ne puis avoir conscience à la fois de tout cela. — Te dit-on que tu as un pouvoir égal à celui de Zeus ? (12) Et pourtant il a placé auprès de chacun de nous un guide qui est notre démon ; il nous a confiés à la garde de ce démon, toujours veillant et incapable d'erreur. (13) Quel gardien meilleur et plus attentif aurait-il pu nous donner ? Donc, lorsque vous fermez vos portes et vous éteignez chez vous la lumière, songez à ne jamais dire que vous êtes seul ; (14) vous ne l'êtes pas ; il y a chez vous Dieu et votre démon ; et qu'ont-ils besoin d'une lumière pour voir ce que vous faites ? (15) Vous devriez prêter serment à ce dieu comme le soldats le font à César. Ceux-ci, en recevant leur solde, jurent de faire passer le salut de César avant toute chose ; vous, qui êtes jugés dignes de dons si nombreux et si grands, ne voulez-vous pas jurer et, ensuite, tenir votre serment ? (16) Qu'allez-vous jurer ? De ne jamais désobéir, de n'avoir jamais reproche ni blâme pour les dons qui nous ont été faits, de ne pas faire ni subir contre notre gré ce qui est inévitable. (17) Est-ce là un serment semblable à l'autre ? Dans le premier, on jure de faire passer César avant les autres ; ici on jure de faire plus de cas de soi-même que de toute autre chose.

**Attitude à adopter à l'égard du pécheur**

(5) — Quoi ! Ce voleur, cet adultère ne devraient pas être mis à mort ! (6) — Ne parle pas ainsi, dis plutôt : « Cet homme qui est dans l'erreur et qui se trompe sur les sujets les plus importants, qui a perdu la vue, non point la vue capable de distinguer le blanc et le noir, mais la pensée qui distingue le bien du mal, ne devrait-il pas périr ? » (7) Et si tu parles ainsi, tu verras combien tes paroles sont inhumaines ; c'est comme si tu disais : « Cet aveugle, ce sourd ne doit-il pas périr ? » (8) S'il n'y a pas de plus grand dommage que la perte des plus grands biens, et si le plus grand des biens est pour chacun une volonté dirigée comme elle doit l'être, et si un homme est privé de ce bien, pourquoi t'irriter contre lui ? (9) Homme, s'il faut absolument que le mal chez autrui te fasse éprouver un sentiment contraire à la nature, que ce soit la pitié plutôt que la haine ; abstiens-toi d'offenser et de haïr ; (10) ne prononce point ces mots qui sont dans la bouche de presque tous : « Les maudits ! Les misérables ! » Et toi ? Es-tu devenu sage en un moment ?

**L'homme n'est que la partie d'un tout**

(24) — Que veut-on dire alors en disant que, parmi les choses extérieures, les unes sont conformes à la nature et les autres contraires ? — Comme si nous étions séparés du Tout ! Pour un pied, dirai-je, il est conforme à la nature qu'il soit propre ; mais si tu prends le pied comme tel sans l'imaginer séparément du corps, il conviendra, à l'occasion, qu'il marche dans la boue, qu'il foule des épines et parfois qu'il soit retranché dans l'intérêt du corps tout entier ; sinon, ce ne serait pas un pied. Il faut penser qu'il en est de même pour nous. (25) Qui es-tu ? Un homme. Si on te considère isolément, il est conforme à la nature que tu vives mieux, que tu sois riche et en santé. Mais si on voit en toi une partie d'un certain tout, il convient, en raison de ce tout, tantôt que tu sois malade, tantôt que tu navigues et sois en danger, tantôt que tu sois sans ressources, parfois que tu meures avant l'heure. (26) Pourquoi donc t'en fâcher ? Ne sais-tu pas que, sans cela, tu ne serais même plus un homme, pas plus qu'il n'y aurait de pied sans le corps ? Qu'est l'homme en effet ? Une partie de la cité, de la cité première faite des hommes et des dieux et de celle qui s'en approche le plus et qui est une petite image de la cité universelle<sup>1</sup>. (27) « Je dois donc passer maintenant en jugement ! » Actuellement, un autre a la fièvre, un autre navigue, un autre meurt, un autre est condamné. Il ne peut se faire que, dans un pareil corps, dans un pareil milieu, tel accident ne survienne à l'un de tes contemporains, et tel autre accident à un autre. (28) Ton affaire à toi, c'est de venir pour dire ce qu'il faut et d'avoir les dispositions qui conviennent. (29) Ton juge te dit : « Je vais décider que tu as tort ». « Grand bien te fasse ! J'ai fait ce que j'avais à faire ; tu verras toi-même si toi aussi tu as fait ce qu'il t'appartient de faire ; car là aussi il y a un risque qui ne doit pas t'échapper. »

Émile Bréhier. *Les stoïciens*, Paris, La Pléiade, 1962, p. 815, 829-30, 842-843, 850, 892

<sup>1</sup> Cette seconde cité, image de la cité universelle (qui est le séjour commun des hommes et des dieux), est la cité proprement humaine. Par cité, les Stoïciens n'entendent pas la forme politique de l'État, mais l'ensemble des relations interhumaines. En ce sens, la société humaine, dégagée des formes contingentes et conventionnelles de l'État, est déjà une communauté naturelle d'êtres raisonnables. Cf. E. Bréhier : *Chrysippe et l'Ancien Stoïcisme*, nouv. Éd. p. 260, 263.

**III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE**

**B. GRÈCE**

**T Textes**

**4 SCIENCES OCCULTES**

**4.1 Recette magique pour obtenir un songe (p. 294)**

« Prends 28 feuilles d'un laurier qui a déjà son cœur formé (?), de la terre vierge, de la graine d'armoise, de la farine de froment et de l'herbe « petite tête de chien » (cependant j'ai entendu dire à un Héracléopolitain qu'il prend 28 feuilles d'un olivier qui vient tout juste de pousser, de cet arbre qui est cultivé [ou importé] à si grands frais), le tout est porté par un enfant vierge. On mêle aux choses susdites la partie liquide d'un œuf d'ibis de manière à en faire une même pâte, avec quoi on modèle une figurine d'Hermès portant la chlamyde, quand la lune se lève dans le Bélier ou le Lion ou la Vierge ou le Sagitaire. Cet Hermès doit tenir un caducée. Écris la formule sur une feuille de papyrus hiératique ou sur une gorge d'oie (ainsi que je l'ai entendu dire aussi à l'Héracléopolitain) et introduis-la dans la figurine, en vue de l'animation ; et, quand tu veux obtenir un oracle, prends une feuille de papyrus et écris la formule et la question, coupe-toi un cheveu de la tête, enroule-le autour de la feuille après avoir lié celle-ci d'un ruban rouge et, à l'extérieur, d'un rameau d'olivier, et dépose aux pieds de l'Hermès (d'autres disent : « dépose-le sur l'Hermès »). Que la figurine soit installée dans une chapelle avec le dieu contre ta tête et récite la prière, tout en faisant brûler, sur un autel, de l'encens, de la terre provenant d'un champ qui produit du blé et un bloc de sel ammoniac. Que tout cela soit près de ta tête et, quand tu auras récité, couche-toi, sans avoir répondu à personne.

**4.2 Philon, Sur les Songes (p. 316)**

« Tous ceux qui, ou chez les Grecs ou chez les Barbares, s'exercent à la sagesse en menant une vie sans blâme et sans reproche, bien décidés à ne subir de leur prochain nul dommage ni à lui en causer en retour, évitent la société des brouillons dont tout le temps est prix aux intrigues humaines et fuient les lieux où ces gens-là mènent leurs affaires - tribunaux, parlements, places publiques, lieux d'assemblée, bref, toute bande, toute réunion d'hommes vulgaires - : poursuivant une vie sans luttes et pacifique, ils contemplent excellemment la nature et les êtres de la nature, ils pénètrent les secrets de la terre, de la mer, de l'air et du ciel ainsi que de leurs lois physiques, ils accompagnent dans leurs circuits, par la pensée, la lune, le soleil, le chœur des autres planètes et des astres fixes, attachés en bas au sol par leurs corps, mais donnant des ailes à leurs âmes, en sorte que, marchant sur l'éther, ils contemplent les puissances qui s'y trouvent, car ils sont devenus d'authentiques citoyens du monde, eux qui ont fait du monde leur cité, dont ils regardent comme membres tous les amis de la sagesse.

**4.3 Le thème du livre caché (p.322)**

« Or il m'arriva de rencontrer un vieillard fort savant dans les lettres étrangères et grecques. Il se disait Syrien, mais il avait été fait captif et il demeurait là. Ce vieillard donc me fit faire tout le tour de la ville et il me montrait toutes choses. Or, étant arrivés à un lieu distant de la ville de quatre milles, nous vîmes, près d'une grande tour, une colonne que les habitants de la Syrie (=l'Assyrie) disaient avoir été apportée et placée là pour la santé et la guérison des habitants de la ville. En y regardant de près, je vis que cette colonne portait une inscription en lettres étrangères. Le vieillard que j'avais interrogé, consentit bientôt à m'expliquer la chose, et j'écoutai son récit sur la colonne, ainsi que la traduction, qu'il me fit volontiers, en langue éolique, de l'écrit barbare. « Tu vois », dit-il, « mon fils, la disposition de ces trois tours, dont l'une est distante de cinq milles, l'autre de deux et demi, la troisième de quatre. Elles ont été bâties par les Géants lorsqu'ils voulurent monter au ciel : c'est d'ailleurs pour cette folle impiété qu'ils ont été frappés de la foudre, ou atteints de folie pour le reste de leurs jours par le jugement de Dieu, ou que Dieu, dans sa colère, les a jetés dans l'île de Crète ». Le vieillard qui me montrait ces choses m'ordonna de mesurer au cordeau la taille de la pierre (=de la tour ?). Je mesurai donc celle qui était le plus proche et la trouvai haute de 32 coudées, large de 78 : elle comportait un escalier de 208 marches. Nous vîmes aussi l'enclos sacré, au milieu duquel il y avait un temple avec un escalier de 365 marches en argent et un autre de 60 marches en or. Nous les gravâmes pour prier Dieu, cependant que le vieillard me révélait les mystères de la puissance divine, qu'il ne convient pas de redire. Quant à moi, malgré mon désir d'en savoir plus long, je remis le reste à plus tard et ne m'enquis que de la colonne. Le vieillard alors, ayant enlevé une housse de byssos, me montra l'inscription en lettres étrangères. Comme il connaissait ma langue, je le priai et le suppliai de m'expliquer le texte, sans détour et sans jalousie. Voici donc ce qui se lisait sur la colonne...».



### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### T Textes

### 4 SCIENCES OCCULTES

#### 4.4 Idem (p. 344)

« Pour obtenir une vision personnelle, mon enfant, tu tiendras compte en outre des dieux du jour, de l'heure et de la semaine, d'après ce qui est dans le livre, des douze seigneurs du mois et du nom aux sept lettres qui est dans le premier livre, et que tu trouves aussi indiqué dans la Clef, nom grand et admirable. Car c'est ce nom qui donne vie à tous tes livres de magie. Je t'ai fait connaître aussi le serment qui est prescrit pour le livre. Du moment que tu auras reconnu la puissance du livre, tu le tiendras secret, mon enfant : car il garde en dépôt le nom du Seigneur, c'est-à-dire l'Ogdoade, Dieu, qui ordonne et gouverne tout l'univers ».

#### 4.5 Orphée à Musée (p. 346)

« C'est pourquoi, dans le IV<sup>e</sup> chant (des Discours Sacrés), il (Orphée s'adresse à Musée en ces termes :

« Garde soigneusement ces choses en ton esprit, mon cher enfant, sachant qu'elles sont d'une antiquité toute fabuleuse et qu'elles viennent de Phanès.

#### 4.6 Pseudo-Démocrite (p. 228-229)

« Ayant donc appris ces choses du maître surnommé (Ostanès) et conscient de la diversité de la matière, je m'exerçai à faire l'alliage des natures. Mais, comme notre maître était mort avant que notre initiation fût complète et alors que nous étions encore tout occupés à reconnaître la matière, c'est de l'Hadès, comme on dit, que j'essayai de l'évoquer. Je me mis donc à l'œuvre et, dès qu'il parut, l'apostrophai en ces termes : « Ne me donnes-tu rien en récompense de ce que j'ai fait pour toi ? » J'eus beau dire, il garda le silence. Cependant, comme je l'apostrophais de plus belle, et lui demandais comment j'allierais les natures, il me dit qu'il lui était difficile de parler : le démon ne lui permettait pas. Il dit seulement : « Les livres sont dans le temple. » M'en retournant, j'allai donc faire des recherches au temple, pour le cas où j'aurais chance de mettre la main sur les livres - car il n'en avait rien dit de son vivant et il était mort intestat, selon les uns pour avoir usé d'un poison en vue de séparer l'âme du corps, selon son fils pour avoir avalé du poison par mégarde ; et il avait pris ses sûretés, avant sa mort, pour que ces livres ne fussent connus que de son fils, s'il dépassait le premier âge : or aucun de nous ne savait rien de ces choses. - Comme donc, malgré nos recherches, nous ne trouvâmes rien, nous nous donnâmes un mal terrible pour savoir comment substances et natures s'unissent et se combinent en une seule substance. Or, quand nous eûmes réalisé les synthèses de la matière, quelque temps ayant passé et une panégyrie ayant lieu dans le temple, nous primes part, tous ensemble, à un banquet de fête : comme nous étions dans le temple, d'elle-même, tout soudain, une colonne s'ouvrit par le milieu, mais à première vue, elle ne contenait rien à l'intérieur. Cependant Ostanès (le fils) nous déclara que c'est dans cette colonne qu'étaient déposés les livres de son père. Et, prenant les devants, il produisit la chose au grand jour. Car nous étant penchés, nous vîmes avec surprise que rien ne nous avait échappé, sauf cette formule tout à fait utile que nous y trouvâmes : « Une nature est charmée par une autre nature, une nature vainc une autre nature, une nature domine une autre nature ». Grande fut notre admiration de ce qu'il eût rassemblé en si peu de mots toute l'Écriture. »

#### 4.7 Le Livre sacré d'Hermès à Asklépios p. 140-141

1. J'ai disposé pour toi les formes et les figures des trente-six décans appartenant aux signes zodiacaux, et j'ai indiqué comment il faut graver chacun d'eux et le porter entre l'horoscope, le Bon Démon et le lieu... (?). Si tu le fais, et portes cet anneau, tu posséderas un puissant phylactère : car toutes les affections envoyées aux hommes par suite de l'influence des astres sont guéries par ces décans. Si donc tu honores chacun d'eux au moyen de sa propre pierre et de sa propre plante, et en outre de sa forme, tu posséderas un puissant phylactère. Car rien ne se produit sans cette disposition décanique, vu qu'en elle est enveloppé le Tout.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

#### B. GRÈCE

#### T Textes

### 4 SCIENCES OCCULTES

#### 4.7 Le Livre sacré d'Hermès à Asklépios (p. 140-141)

2. Le cercle du zodiaque, dans son déroulement, est configuré selon les parties et les membres du monde : voici comment il se distribue en parties.

3. Le Bélier est la tête du monde, le Taureau le cou, les Gémeaux les épaules, le Cancer la poitrine, le Lion les omoplates, le cœur et les côtes, la Vierge le ventre, la Balance les fesses, le Scorpion le pubis, le Sagittaire les cuisses, le Capricorne les genoux, le Verseau les jambes, les Poissons les pieds.

4. Ainsi donc, chacun des signes zodiacaux a pouvoir sur son membre propre et il produit en ce membre une certaine affection, en sorte que, si tu veux éviter de subir du fait des décans, grave sur les pierres les formes et figures des décans eux-mêmes, et, après avoir placé en dessous (de la terre gravée) la plante de chaque décan et aussi sa forme, et t'en être fait un phylactère, porte-le, comme un puissant et bienheureux secours pour ton corps.

5. Bélier : 1<sup>er</sup> décan. Il a nom Chenlachôri, et il a la forme ici représentée (4) : son visage est d'un petit enfant, ses mains sont dressées vers le haut, il tient un sceptre qu'il élève au-dessus de sa tête, il est emmaillotté des pieds aux genoux. Il domine sur les affections de la tête. Grave-le donc sur une pierre de Babylone poreuse, place en dessous la plante isophryn, fixe dans un anneau de fer et porte. Garde-toi de manger la tête d'un verrat. C'est ainsi que tu gagneras la bienveillance de chaque décan en le gravant sur sa pierre et avec son nom. »

J. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, Gabalda, 1950, tome premier.